

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXXIX. Miß Clarisse Harlove, à Miß Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans la conversation à laquelle je suis forcée par l'entier abandon de mes amis, & par votre conseil.

Il m'a fait dire aussitôt qu'ayant appris que j'étois encore à jeun, il se soumettroit à mes ordres, si je voulois promettre de manger un poulet. Voila bien de la bonté dans sa colère. Ne l'admirez-vous pas? J'ai promis ce qu'il désiroit. C'est une préparation à l'humilité. Je serai fort heureuse, assurément, si je lui trouve demain une forte de disposition à me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être quoi qu'il puisse en arriver.

LETTRE CLXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à

Miss HOWE.

Mardi, 16 de Mai.

Il paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement; mais c'est au travers de l'orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin, j'ai crû l'entendre dans la salle à manger. Je m'étois mise au lit

lit en fort mauvais état, & j'étois déjà levée aussi: mais je n'ai pas ouvert ma porte avant sept heures, & Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; & me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle: je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures: cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. Il s'est arrêté. J'ai gardé le silence. D'abord, a-t'il continué, j'ai cru que votre ressentiment pour une légère curiosité ne pouvoit être bien vif, & qu'il se dissiperoit de lui-même. Mais lorsque vous m'avez déclaré qu'il dureroit jusqu'à l'explication que vous attendez sur de nouvelles ouvertures, dont le succès m'expose à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu soutenir la pensée d'avoir fait si peu d'impression sur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'est encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris: je reconnois, Mademoiselle, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'est bien pardonnable d'avoir espéré quelque marque de faveur & de préférence de la part d'une personne, à qui toute mon ambition est d'appartenir, & d'avoir souhaité que son choix ne parût pas ouvertement conduit

par la malignité de ses propres persécuteurs & de mes ennemis irreconciliables.

Il s'est étendu assez long-tems sur la même idée. Vous savez, ma chere, qu'il m'a donné vingt sujets de recrimination. Je ne l'ai point épargné. Mais il seroit inutile de vous répéter tous les chefs. Chacun de ces points, lui ai-je dit, n'étoit propre à me convaincre que de sa fierté. Je lui ai confessé que j'en avois autant que lui, mais d'une espèce différente: & j'ai ajouté, que s'il entroit dans la sienne le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de sa naissance & de sa fortune, il fouhaiteroit plutôt d'exciter la mienne, que de la combattre ou de s'en plaindre: que c'étoit elle qui m'avoit fait regarder comme au-dessous de moi de désavouer mes motifs, lorsque depuis quelques jours j'avois évité tout entretien avec lui, & lorsque j'avois refusé la visite de M. Mennell, pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'étoit pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendois de mon oncle: enfin, qu'il étoit vrai que je l'avois fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa médiation, pour me reconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait proposer. Il ne savoit pas, m'a-t'il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions: mais il ne lui étoit

étoit que trop aisé de les deviner, & de juger même quel devoit être le premier de mes sacrifices. Cependant, je lui permettois de dire qu'autant qu'il admiroit la noblesse de mes sentimens en général, & en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il souhaiteroit qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendois à des esprits implacables, comme elle me mettoit au-dessus de toute sorte d'indulgence & de faveur pour lui.

Le devoir de la nature, Monsieur, me fait une loi des soumissions que vous me reprochez. Un pere, une mere, des oncles, voilà ce qui justifie ces soumissions. Mais de grace, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur & de l'indulgence? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux & de moi?

Hélas! qu'entens-je! s'est-il écrié: après leurs persécutions! après tout ce que vous avez souffert! après ce que vous m'avez permis d'espérer! Nous parlions de fierté; permettez que je vous demande, Mademoiselle, quelle seroit la fierté d'un homme qui dispenserait la personne qu'il aime, de l'honorer de quelque inclination & de quelque préférence? Quel seroit un amour....

Un amour, Monsieur! Qui parle d'amour? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mé-

rité? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chose qui ressemble à l'amour? Mais ces débats ne finiroient point: si irréprochables l'un & l'autre, si plein de nous-mêmes....

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoiselle: mais..... Mais, qu'oi, Monsieur? Aurez-vous toujours recours à des subtilités? Chercherez-vous des excuses? Ferez-vous des promesses? & quelles promesses, Monsieur? celle d'être à l'avenir ce qu'on doit rougir de n'avoir pas toujours été?

Grand Dieu! a-t'il interrompu, en levant les yeux vers le Ciel, si ta bonté te permettoit d'être aussi sévère....

Fort-bien, fort-bien, ai-je repris impatientement; il me suffit d'observer combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos Caractères. Ainsi, Monsieur....

Qu'allez-vous dire, Mademoiselle? ... Vous jetez un trouble dans mon cœur! (En effet, ses regards m'ont paru si farouches, que j'en ai tressailli). Qu'allez-vous dire?

Qu'il faut prendre, Monsieur, le parti, (ne vous emportez pas; je ne suis qu'une fille très-foible sur bien des points; mais lorsqu'il est question d'être ce que je dois, ou d'être indigne de vivre, je me connois mal, si je n'ai pas l'esprit noble & invincible).

le

le

le

le parti de renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici sur quoi vous pouvez compter de ma part, & c'est de quoi satisfaire votre fierté : je ne ferai jamais la femme d'un autre homme. J'ai assez connu votre sexe. Je vous ai du moins assez connu. Le célibat sera mon choix pour jamais, & je vous laisserai la liberté de suivre le vôtre.

Qu'entens je ! de l'indifférence, s'est-il écrié d'un ton passionné, & pis que de l'indifférence !

Je l'ai interrompû. De l'indifférence, si vous voulez ; il me semble, que vous n'avez pas mérité de moi d'autres sentimens. Si vous en jugez autrement, c'est un sujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, pour me haïr.

Chere, chere Clarisse ! en se saisissant brusquement de ma main ; je conjure votre cœur d'être plus uniforme dans sa noblesse. Des égards de civilité, Mademoiselle ! des égards ! Ah ! pouvez-vous prétendre de réduire à des bornes si étroites une passion telle que la mienne ?

Une passion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite absolument d'être resserrée dans ces bornes. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons ; mais je vais jusqu'à douter si votre ame est capable de se resserrer & de s'étendre autant qu'il est



nécessaire pour devenir telle que je la souhaiterois. Levez, aussi longtems que vous voudrez, les mains & les yeux au Ciel, avec ce silence emphatique & ces marques d'étonnement. Que signifient-elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, si ce n'est que nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur sa damnation! m'a-t'il dit, en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a blessée, il étoit né pour moi, je l'étois pour lui; je serois à lui, je serois sa femme, fut-ce au prix de son salut éternel.

Cette violence m'a fort effraïée. Laissez-moi, Monsieur, ou souffrez que je me retire. Quoi? c'est d'une manière si choquante, que cette passion tant vantée se declare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiselle; non, vous ne me quitterez point en colère.

Je reviendrai, Monsieur; je vous promets de revenir, lorsque vous serez moins emporté, moins offensant.

Il m'a laissé la liberté de sortir. J'étois si effraïée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu besoin de me soulager par un torrent de larmes.

Une demie heure après, il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avoit de sa violence, & l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ses instances; n'ayant point de secours à tirer de moi-même, j'ai cédé. Il m'a prodigué les excuses. O ma chere! qu'aurez-

vous

vous fait vous-même avec un homme tel que lui & dans ma situation ?

Il avoit appris par expérience, m'a-t'il dit, ce que c'étoit qu'un désordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit pensé perdre la raison. Mais avoir tant souffert pendant une semaine entière ! & m'entendre parler ensuite des seuls égards de la civilité ; lorsqu'il espéroit de la noblesse de mon cœur.....

Espérez ce qu'il vous plaira, ai-je interrompû ; je dois vous répéter, que je ne crois pas nos esprits faits l'un pour l'autre. Vous m'avez jettée dans l'embarras où je suis. Il ne me reste que Miss Howe pour amie. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentimens ; c'est contre ma volonté que je suis obligée d'accepter votre protection, dans les craintes que j'ai du côté de mon frere, qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de Miss Howe ; votre protection, c'est-à-dire, celle de l'homme qui cause mes disgraces, & cela, souvenez-vous en, sans que j'y aie la moindre part.

Je m'en souviens, Mademoiselle. Vous me l'avez répété si souvent, que je ne puis l'oublier.

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir, cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire ; dans l'espoir que vous apporterez tous vos soins à prévenir les facheux accidens. Mais, qui vous empêche de quitter



cette maison? Ne puis-je vous faire avertir au besoin? Il paroît que Madame Fretchvill ne fait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent, à la vérité, plus civiles de jour en jour; mais j'aimerois mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne fait mieux que moi ce qui me convient, & je suis résolue de n'être pas obligée à tout le monde. Si vous me quittez, je prendrai civilement congé de mes hôtes, & je me retirerai dans quelque Village voisin de la Ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Il croioit, m'a-t'il dit, pouvoir inférer de mon discours que ma négociation, du côté de ma famille, avoit été sans succès. Il se flattoit, par conséquent, que je lui accorderois enfin la liberté de me proposer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette ouverture, qu'il pensoit à me faire depuis longtems, & qui avoit été différée par divers accidens sur lesquels son cœur n'avoit rien à se reprocher, il l'avoit remise au moment que je prendrois possession de ma nouvelle maison, & lorsqu'il me verroit aussi indépendante en apparence que je l'étois réellement. Il m'a demandé la permission de m'expliquer là-dessus ses idées; sans s'attendre, m'a-t'il dit, à une reponse immédiate, mais pour les soumettre à mes réflexions.

Hesi-

Hesiter, rougir, baisser les yeux, n'étoit-ce pas un langage assez clair? J'avois votre conseil trop présent. J'étois disposée à le suivre; mais j'ai hésité.

Il a repris la parole, sur mon silence. Dieu lui étoit témoin de la justice, & s'il l'osoit dire, de la générosité de ses intentions. Il me demandoit seulement assez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout d'un coup au sujet, sans toutes ces préparations affectées? Il y a mille choses, vous le savez, qu'on refuse & qu'on doit refuser, lorsque la permission de les dire est demandée; & lorsqu'une fois on les a refusées, l'honneur oblige de ne pas se retracter; au-lieu qu'étant insinuées avec un peu d'adresse, elles peuvent mériter plus de considération.

Je me suis crue obligée, si non d'abandonner-tout à fait cette matière, du moins, de lui faire prendre un tour plus vague; dans la double vûe de m'épargner la mortification de montrer trop de complaisance, après l'espèce d'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, & d'éviter, suivant votre avis, la nécessité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jetés plus loin de toute espèce de conciliation. Cruelle alternative, à laquelle je me voiois reduite!

Vous

Vous parlez de *générosité*, M. Lovelace, vous parlez de justice, lui ai-je dit: & c'est peut-être, sans avoir considéré la force de ces deux termes, dans le sens où vous les employiez. Je veux vous expliquer ce que c'est que la *générosité*, dans le sens que j'y attache. La véritable *générosité* ne se borne pas aux objets pecuniaires. Elle est plus que la politesse; elle est plus que la bonne foi, plus que l'honneur, plus que la justice: puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une créature raisonnable ne peut se dispenser. Mais la véritable *générosité* est la grandeur d'âme: elle nous excite à faire pour nos semblables, plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours, & de prévenir même leur espérance ou leur attente. La *générosité*, Monsieur, ne permettra point à une belle âme de laisser du doute sur ses honorables & bienfaisantes intentions: & bien moins lui permettra-t'elle d'offenser, de blesser personne; sur tout ceux que l'infortune ou quelque autre accident a jettés sous sa protection.

S'il eût été bien disposé, quelle occasion n'avoit-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions? Mais il ne s'est arrêté qu'à la première. „ Ad-
„ mirable définition, m'a-t'il dit! Mais à ce
ano V „ compte,

„ compte, Mademoiselle, qui pourra jamais
„ mériter le nom de généreux à l'égard de
„ vous? J'implore votre propre générosité;
„ tandis que la justice fera mon seul objet,
„ comme elle doit être mon seul mérite....
„ Jamais une femme n'eût les sentimens si
„ relevés & si délicats!

Cette extrême admiration pour mes sentimens, ai-je répliqué, ne fait honneur, ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi; car elles auroient évité le mauvais pas que j'ai fait sans le vouloir, & la nécessité où cette erreur me jette de donner des leçons de générosité, à un homme qui n'a pas l'ame assez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire & la distinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *son divin Précepteur*. Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit souvent assurée, de former son cœur par mes principes, & ses manières, par mon exemple. Mais il espéroit qu'à présent, je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *justice* qu'il se proposoit de me rendre dans le plan des articles. Ici, ma chere, je me suis assez animée pour lui répondre, que je ne me sentoie pas actuellement la force de traiter un sujet de cette importance;
mais,

mais, qu'il pouvoit mettre ses idées par écrit, & que je saurois quelle réponse j'aurois à lui faire. Je l'ai prié seulement de se souvenir, que s'il touchoit quelque point dans lequel mon pere fût mêlé, je jugerois, par la manière dont il traiteroit le pere, de la considération qu'il avoit pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit: mais, s'il avoit osé me le faire connoître, je me préparois à lui faire une reponse severe; & peut-être s'en est-il apperçu à mes yeux.

* * *

Voilà les termes où nous sommes à présent. Une espèce de calme a succédé à l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevûe? Mais il me semble, ma chere, que je ne me suis pas conduite avec bassesse, & je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux sur lui, avec un reste de *dignité*. Quel autre terme pourrois-je employer, qui ne sentit point l'arrogance? Quoique les circonstances se soient arrangées d'une manière qui ne m'a pas permis de prendre votre conseil sur ce dernier événement, c'est le courage que vous m'avez inspiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, & qui m'a fait renoncer au dessein de fuir. J'y étois résolue, à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait; parce que cette démarche auroit dépendu de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au

Au fond, quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre comme vous, que s'il me mettoit dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement, aussi longtems que j'aurai le pouvoir de l'empêcher.

Vous-même, ma chere, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois, par un excès de modestie, l'occasion d'être . . . d'être quoi? ma chere amie: la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin & que sa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez, qu'une fois pour toutes, je tache de vous expliquer mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, & les principes sur lesquels je me suis fondée; du moins tels qu'ils me paroissent après de serieuses reflexions.

Faites-moi la grace de croire qu'ils n'ont pas leur source dans la seule délicatesse de mon sexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tiran, & peut-être un jour mon mari, pourroit penser d'une complaisance précipitée à l'occasion d'une conduite aussi désagréable que la sienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'est-à-dire, de sa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui est convenable & de ce qui ne l'est pas, & qui me fait désirer, sans étude, premièrement de me satisfaire moi-même; ensuite, mais seulement en second lieu, de satisfaire M. Lovelace & le public. Ces principes sont dans mon essence. Je les y ai trouvés; plantés sans doute de la main de mon auteur. Ils me forcent, en quelque sorte, de me conformer à leurs inspirations. Je n'ai pas d'autre moien d'être

tre



tre contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, soit dans l'état du mariage, soit dans celui du célibat; de quelque manière que les autres puissent se conduire avec moi.

Il me semble, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, & qu'au-lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuser des habitudes ou des foibles que je ne puisse vaincre. Le cœur s'enveloppe souvent dans ses propres replis. Dévoilez le mien, ma chère; il a toujours été ouvert devant vous: mais ne m'épargnez pas, si vous le trouvez ou si vous le jugez coupable.

J'ai crû, comme j'ai dit, cette explication nécessaire une fois pour toutes, dans la seule vue de vous convaincre, qu'au poids le plus exact, mes fautes peuvent venir d'un défaut de lumières, mais qu'elles ne viendront jamais de ma volonté.

CL. HARLOVE.

Fin de la première Partie du Tome IV.

